



HAL
open science

Messaline, catin, vierge et martyr : quand Alfred Jarry revisite l'antiquité

Rémy Poignault

► To cite this version:

Rémy Poignault. Messaline, catin, vierge et martyr : quand Alfred Jarry revisite l'antiquité. Mélanges de religion et de philosophie anciennes offerts à François Guillaumont, Élisabeth Gavaille et Sophie Roesch (éd.), Pessac, Ausonius, 2018. <hal-02558560>

HAL Id: hal-02558560

<https://uca.hal.science/hal-02558560v1>

Submitted on 29 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Messaline, catin, vierge et martyr : quand Alfred Jarry revisite l'Antiquité

Rémy Poignault

Dans le “calendrier du Père Ubu pour 1901 approuvé par Mgr St Bouffre” présenté dans son *Almanach illustré du Père Ubu (xx^e siècle)* (1901), Alfred Jarry inscrit le 23 janvier la fête de “Ste Messaline”, en se référant aux publications de l’administration¹. De fait, Messaline est le nom d’une sainte, vierge et martyre, enregistré dans la liste officielle des *Prénoms pouvant être inscrits sur les registres de l’état civil destinés à constater les naissances, conformément à la loi du 11 Germinal an XI (1^{er} avril 1803)*, Paris, 1838, p. 107 : elle est honorée à Foligny, sa fête étant célébrée le 23 janvier. Une *Messalina* est effectivement née et morte dans cette ville d’Ombrie, au III^e siècle, vierge subissant le martyre sous la persécution de l’empereur Dèce. Mais l’avant-dernière épouse de Claude est davantage dans les esprits. Le calendrier du Collège de pataphysique, bien postérieur à Jarry, mais dont il a été l’inspirateur, note ainsi pour le 28 du mois de “Phalle” (*i. e.* le 7 septembre) : “Transfixion de Ste Messaline”, tandis qu’on célèbre au 5 du même mois (*i. e.* le 15 août) l’“Assomption de Ste Messaline”². Cette confuse métamorphose hagiographique de la Messaline païenne trouve son origine dans la veine blasphématoire d’une Théroigne de Méricourt qui, vers 1791, dans son *Catéchisme libertin à l’usage des filles de joie et de jeunes demoiselles qui se décident à embrasser la profession*, égrène une litanie de femmes légères canonisées, avec, entre autres invocations : “Sainte Messaline, l’exemple des fouteurs, protégez-nous”, sans oublier la fille d’Auguste, “Sainte Julie, miroir des putains de Rome, donnez-nous votre chaleur”³. Mais, dans l’ouvrage qu’il consacre à l’impératrice, *Messaline*, “Roman de l’ancienne Rome”, publié par fragments dans *La Revue blanche* (n° 170-175) en 1900 et en volume en 1901 aux Éditions de la Revue blanche, l’originalité de Jarry réside dans le fait qu’au lieu de briser la notion de sacré il la déplace. Il est bien conscient qu’il ne s’agit pas du même personnage que la sainte ; il n’en fait pas moins mourir vierge et martyr, mais en un sens bien particulier, la *meretrix Augusta* de Juvénal⁴. Si à l’époque de la parution de son ouvrage, la vogue est au roman historique latin où paganisme et christianisme s’affrontent – comme dans *Fabiola ou l’Église des catacombes* du cardinal Wiseman (1854)⁵, ou, plus proche, *Quo vadis ?* de Sienkiewicz, publié en 1900 –, Jarry choisit un sujet païen et, dans ce qui doit

1 Jarry 1972, 575.

2 Cf. www.college-de-pataphysique.org/college/accueil_files/calenpat.pdf

3 Théroigne de Méricourt 1792, 39.

4 Juv. 6.118.

5 Publié en anglais sous le titre *Fabiola, or the Church of the catacombs* à Londres en 1854 et traduit sans doute la même année en français par F. Pascal-Marie.

être un écrit destiné à un prière d'insérer⁶, il place le roman sous le sceau du paganisme encore triomphant : "Ce n'est pas encore l'époque, à Rome, des chrétiens, le nom de *Christ* ou *Chrest* n'est, à cette date, qu'un surnom banal des esclaves, décerné à titre de certificat de bonne conduite. Une divinité plus terrible se dresse : le dieu de l'amour, Priape [...] et c'est en sa présence réelle et de sa possession que meurt enfin Messaline⁷". Le nom Christ, nous le verrons, n'apparaît qu'une fois dans l'œuvre, et pour se voir refuser toute importance. Il n'y a qu'une seule référence, d'autre part, au dieu des Juifs, quand Jarry, avec la divinisation des empereurs, évoque, dans le cas paroxystique de Caligula, la question d'une concurrence entre paganisme et judaïsme dans le chant du mime Mnester⁸ qui honore la mémoire de Caligula au pied de l'obélisque ramené d'Égypte pour son cirque au Vatican⁹, assimilé au sexe de l'empereur (p. 112)¹⁰ : "Tu poursuivis de ta juste colère / Les Juifs alexandrins / Qui t'ont préféré leur dieu sans nom. / Or, Dieu a un nom / Puisqu'il s'appelle CAIUS." (p. 111)¹¹, en allusion à la *Legatio ad Gaium* de Philon d'Alexandrie¹², qui montre que Caligula alla jusqu'à vouloir imposer une statue de lui-même sous le nom de Zeus dans le temple de Jérusalem. Mais l'implicite est très fort dans le roman et nous voudrions examiner comment, sous une sacralité païenne, Jarry introduit à sa manière, provocatrice, des éléments chrétiens.

DIVINE MESSALINE

Son personnage de Messaline est très ambigu, à la fois impératrice, prostituée – jusque-là l'image est conforme à une *doxa* remontant au moins à Juvénal –, mais aussi déesse en même temps que prêtresse d'un dévouement extrême à son dieu.

Glosant en quelque sorte la formule *meretrix Augusta*¹³, même si l'on sait que le qualificatif d'*Augustus* n'implique pas la divinisation qui ne peut être accordée qu'après la mort de l'empereur¹⁴, Jarry souligne que s'il y a en Messaline quelque chose de divin – "la

6 Henri Bordillon, in : Jarry 1987, 959.

7 Jarry 1987, 605-606.

8 Une première puisque le mime ne se contente plus "d'illustrer par le geste une poésie chantée par un chœur ou par une seule voix" (Jarry 1987, 109).

9 Plin., *Nat.*, 16.201 ; 36.70 et 74, à qui Jarry emprunte le détail suivant : "taillé par Nuncorée, fils de Sésosis" (p. 107) : *quem fecerat Sesosidis filius Nencoreus* ("réalisé par Nencoréus, fils de Sésosis"). Sauf indication contraire, c'est nous qui traduisons.

10 Les indications de pagination sans autre mention renvoient à la *Messaline* de Jarry, que nous citons d'après Jarry 1987.

11 Sur la volonté de Caligula de s'égalier aux dieux, cf. Suet., *Cal.*, 22.3-10 ; sur la faveur dont Mnester jouissait auprès de lui, *ibid.*, 55.2.

12 Philo, *Leg.*, 134, 188, 203 et *passim*.

13 Messaline reçut bien des honneurs, mais il y a débat à propos de l'attribution ou non du titre d'*Augusta*, un bronze de Césarée datant de 48 présentant *Antonia* comme *Augusta* et Messaline seulement comme épouse de Claude (*RPC*, I, n° 3657) : cf. l'état de la question dans Castorio 2015, 72, 371-372, qui corrobore Dion Cassius (D.C. 60.12.5), selon lequel Claude ne voulut pas qu'on lui attribue ce titre.

14 Pour Messaline, Claude est, dans une certaine mesure, dieu : "Dieu, quoique Claude n'ait permis d'élever qu'une seule statue de sa personne, et qu'en argent ! avec deux d'airain et de pierre, et défende qu'on se prosterne devant lui [...]" (p. 87-88), souvenir de D.C. 60.5.4-5 ; mais Claude accepte les statues d'or décernées par les Alexandrins (*P. Lond.* 1912) : Kayser 2003, 435-468 ; sur la statuaire de Claude, voir la synthèse d'Osgood 2011, 47-68.

catin Auguste, de la chair des empereurs divins” (p. 77) – elle “n’est qu’une femme qui s’est aperçue que son mari vient de s’endormir” (p. 77), poussée par son désir de femme vers la quête érotique.

Mais elle est déesse pour son époux Claude, qui l’assimile à Vénus, non pas par une réminiscence de Suétone (*Claud.*, 25.13) qui rappelle que l’empereur fit reconstruire le temple de Vénus Érycine en Sicile, mais en dictant à Narcisse son livre sur les dés¹⁵, il mentionne le coup de Vénus, un double six, signe de bonheur, et il associe son épouse à la divinité, en raison de sa beauté. Messaline est femme et déesse comme Vénus : si le coup de Vénus est si peu fréquent “n’est-ce qu’elle [*i. e.* Vénus] est plus femme que déesse, et trouve au plus profond des lits ses plus sûrs abîmes océans ? / Plus femme ? Ce doit être Valéria Messallina ma femme. Car elle est très belle” (p. 81). Claude et le narrateur ne manquent pas de mettre non plus sur le même plan Vénus et Messaline sortant du bain : “Messaline se détourne du vaste miroir, le dernier et le premier et le plus voluptueux de ses bains, et remontée du fond de cette mer, après un regard sans jalousie sur l’autre Anadyomène [...]” (p. 85), “Sous le fin épiderme, écume des veines couleur de mer, Claude découvrait Vénus Anadyomène” (p. 86).

Sa propre claudication fait de lui véritablement le “mari de Vénus”. Défiant ainsi sa femme, l’empereur semble recevoir d’elle, par incidence, une part de divinité, d’ailleurs peu valorisante quand on connaît les frasques mythologiques. Plus tard, instruit de l’union de Messaline et de Silius, il associe encore Messaline à Vénus, comme si, en le “répudiant” elle faisait du dieu qu’elle avait créé un homme : “je suis un pauvre homme dans une taverne. Tu veux me faire accroire que je ne suis plus César ! Mais on ne prend pas comme cela à César son palais et ses trésors et son autorité et Vénus !” (p. 131-2). À l’empereur décontenancé, Narcisse apporte un réconfort en assimilant Vénus et la Fortune : “– Elle est là... *Vénus* ? trembla Claude de tous ses membres. / – Elle t’attend... *Fors-Fortuna*, César” (p. 132). Ce rapprochement ne saurait étonner puisque Vénus est associée au jeu de dés ; mais la Fortune n’est pas le hasard ou le destin ou la chance ; tout se passe comme si Claude attendait tout de Messaline/Vénus/*Fors-Fortuna* ; c’est la force génératrice qui fait de lui plus qu’un homme. Fortuna, comme l’a montré Jacqueline Champeaux, “est, dans la religion archaïque, la productrice féconde et la dispensatrice bienfaisante des naissances, des âges de la vie et des destinées humaines¹⁶”, “l’une des grandes divinités de la vie sexuelle¹⁷” et les “affinités” de Vénus avec elle “s’exprimèrent par des liens de rivalité plus que de solidarité”, Vénus finissant par supplanter Fortuna.

Une fois Messaline morte, refusant d’abord l’évidence, Claude la réclame : “Elle est belle, elle est amoureuse, elle est morte, elle est Vénus, répéta-t-il d’une voix atone. Va lui dire de venir se mettre à table. Elle est belle, je l’aime, je suis heureux” (p. 139)¹⁸. Sur l’insistance de Narcisse, il finit par conclure “Alors... *Vénus*... n’est plus là ?” (p. 140). Mais les dernières lignes du texte laissent entendre, avec l’ironie du destin, que l’empereur “accoué sur sa couche

15 Suet., *Cl.*, 33.5 : *Aleam studiosissime lusit, de cuius arte librum quoque emisit [...]* (“Il jouait aux dés avec passion et publia même un traité sur cette pratique”). Sen., *Apoc.*, 14.5, se moque de cette passion.

16 Champeaux 1982, 433.

17 Champeaux 1982, 439.

18 Cf. Suet., *Cl.*, 39.2, à la différence de Tac., *Ann.*, 11.38.

insatiable d'amour et de festins" est bien toujours encore sous l'emprise de Vénus puisqu'il "méditait sa quatrième femme : / Agrippine".

Toutefois Messaline est plus amplement déesse. Dans sa virée nocturne qui la conduit au lupanar, elle est décrite telle une divinité ; cette *lupa* est la louve des origines de Rome et plus encore : "la Louve, nourrice des jumeaux, n'est qu'une figure d'Acca Larentia, déesse tellurique, mère des Lares, la Terre qui enfante la vie, l'épouse de Pan qu'on adore sous l'espèce d'un loup, la prostitution qui a peuplé Rome" (p. 76), et "dans le noir de son capuchon où sa perruque blonde (Messaline est brune) allume une étoile, plus déesse que la Larentia, [Messaline] a l'air de la Nuit elle-même [...]" (p. 77)¹⁹.

Par un phénomène de syncrétisme, Messaline est Vénus par sa beauté, parce qu'elle représente la chance, mais aussi parce qu'elle est pour ainsi dire Rome. Au moment où elle est coiffée par "l'ornatrice" devant une vaste baie, le jeu des miroirs entremêle les attributs de Messaline et ceux de la Ville ; femme-paysage, Messaline est l'*Vrbs* : "la colline frisée de platanes et de lierre, à grand renfort de corail, d'écaille et d'or émaillé ; et la toison aux reflets de cimes et d'abîmes de Valérie Messaline, touffue par les esplanades, ou qui s'épand de vasques en vasques de porphyre rouge, sur des colonnades polychromes" (p. 85-6). Messaline est Vénus ; Messaline est Rome ; et Vénus est Rome : "Et il [Claude] n'était point étonné que l'impératrice se mît en balance avec la ville, puisqu'il y avait bien un culte parallèle de VÉNUS et de la Ville" (p. 86) ; mais c'est sur le culte conjoint de Rome et de l'empereur autorisé dans les provinces par Auguste et sur des vers de Prudence²⁰, bien postérieurs, que Jarry s'appuie, alors que c'est l'empereur Hadrien qui a érigé à Rome le temple de Vénus et de Rome²¹ : *Colitur nam sanguine et ipsa / More deae, nomenque loci ceu numen habetur, / Atque Urbis Venerisque pari se culmine tollunt / Templa : simul geminis adolentur thura deabus*. Ces vers, dûment attribués et référencés, constituent l'épigraphe du deuxième chapitre, chapitre dans le cours duquel, présentés comme émanant des "premiers poètes chrétiens", ils sont traduits, en désamorçant leur charge de blâme, avec le souci de respecter le rythme et le jeu sur les sonorités : "Son culte est sanglant, à elle [Rome] / De même sorte qu'à une déesse, et le lieu est pris pour un dieu ; / Et de la Ville et de Vénus s'élèvent d'une égale hauteur / Les temples, et c'est ensemble que fument les encens vers les déesses jumelles" (p. 86). Ces vers qui soulignent l'équivalence de Rome et de Vénus ont sans doute été choisis aussi parce qu'ils introduisent dans le roman le thème du sang, sang que fera verser la cruauté de Messaline, mais aussi sang de sa fin.

19 Cf. Saglio 1877, 15 ; cf. aussi Poignault (à paraître).

20 Prud., *Sym.*, 1.219-222 : "car Rome elle-même reçoit un culte sanglant, à la manière d'une déesse ; le nom d'un lieu est traité comme un dieu, les temples de la Ville et de Vénus dressent leurs faites à la même hauteur, l'encens brûle en même temps pour les deux déesses" (trad. de M. Lavarenne, Les Belles Lettres).

21 Cf., entre autres, Beaujeu 1955, 128-161 ; Turcan 1964, 42-55 ; Roman 2008, 276-281.

MESSALINE DÉVOTE DU DIEU PHALLUS

Marie-France David-de Palacio a déjà montré que “l’impératrice est moins courtisane que prêtresse d’un culte, consciente d’exercer son art comme une religion et d’aspirer à une transcendance²²”. La divinité qu’elle honore est toujours la même sous des noms et des apparences diverses. Dans son “cabinet de toilette” foisonnent les divinités de l’amour, féminines et masculines, ces dernières ayant pour caractéristique commune d’être ithyphalliques : “Les petits dieux mâles emmanchent des fers à friser, petits miroirs, épingles d’or et sonnettes d’appel des esclaves : PRIAPE, BACCHUS²³, MERCURE et PHALLUS” (p. 84-85). Mais cette prêtresse est femme et, dans ses colères, elle peut se faire iconoclaste : Phallus n’est plus parmi les ornements de ses ustensiles de toilette, car “sa maîtresse et très humble adoratrice l’a rageusement piétiné et jeté par la fenêtre” par dépit d’avoir cru qu’il disparaissait à l’aube à la clôture des maisons (p. 85). Priape est accompagné d’“un enfantin squelette d’argent, tel que ceux des festins” (p. 85) – et l’on pense bien évidemment à celui de Trimalcion²⁴ : Éros est ainsi lié à Thanatos, en un condensé du destin de Messaline, à l’image de la représentation de Priape dans les jardins : “Ainsi que d’habitude, il ne manquait à la divinité végétale, couronnée d’épis et le pied entouré de roquette, ni l’un ni l’autre des deux attributs qui lui permettent, le premier par son vermillon de faire peur aux petits enfants, le second par sa lame tranchante d’écarter les voleurs. La grande aile de sa faux immémoriale, demi-envergure des infinis ciseaux d’Atropos – la tige cramoisie de l’amour en est-elle le fer jumeau ? – en même temps que l’autre geste du dieu qui féconde, *semait* la mort par tout le champ” (p. 96) ; on aura reconnu une variation autour des vers de Columelle mis en exergue du chapitre : *Sed truncum forte dolatum / Arboris antiquae numen venerare Ithyphalli / Terribilis membri, medio qui semper in horto / Inguinibus puero, praedoni falce minetur*²⁵.

Dès l’entrée en matière du roman, on voit Messaline fascinée par l’enseigne du “lupanar, maison du Bonheur” (p. 76)²⁶ : “L’emblème animal et divin, le grand Phallus en bois de figuier est cloué sur le linteau, comme un oiseau de nuit contre une grange ou un dieu au fronton d’un temple. Ses ailes sont deux lanternes de vessie jaune. Sa tête est fardée de vermillon comme la propre face de Jupiter Capitolin” (p. 76-77). La pulsion érotique masculine issue du tréfonds de la nature, se trouve ainsi doublement divinisée dans un syncrétisme pagano-chrétien, par

22 David-de Palacio, 239.

23 Pierre Larousse, *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, Paris, 1866-1879, auquel Jarry devait recourir, s.u. “Phallus”, note qu’à Rome le *phallus* fut d’abord rattaché au culte de Bacchus. Phallos, chez les Grecs, joue aussi un rôle important dans la religion et il est lié à Dionysos : Scherf 2000, 730 ; voir aussi Csapo 1997, 253-295 ; Frontisi-Ducroux 2014, 319-335. Priape est fils de Dionysos et d’Aphrodite : Heinze 2001, 308-309 ; cf. aussi Collin 2014, 115-135.

24 Petr. 34.8-9.

25 Col. 10.31-34 ; trad. E. de Saint-Denis, Les Belles Lettres : “mais, dans un tronc de vieil arbre dégrossi au petit bonheur, vénère un divin Priape au membre terrifiant, qui toujours au milieu du jardin menace le gamin de son sexe et le maraudeur de sa faucille” ; nous avons cité le texte latin donné par Jarry, qui comporte *Ithyphalli*, comme, par exemple l’éd. parue chez Panckoucke en 1846, au lieu de *Priapi*. La mention de la roquette provient d’un autre passage du même livre, v. 108-109 : *et quae frugifero seritur uicina Priapo, / excitet ut Veneri tardos eruca maritos* (“et la roquette que l’on sème auprès de Priape prolifique, pour exciter à l’amour les maris indolents”).

26 Cf. *CIL*, IV, 1454 : *Hic habitat felicitas*, inscription avec dessin d’un phallus, enseigne d’une boulangerie de Pompéi, prise longtemps à tort pour une enseigne de lupanar.

un rapprochement avec la teinte de l'antique statue d'argile de Jupiter Capitolin²⁷ et par une analogie avec le Christ crucifié, qui est encore soulignée quelques lignes plus loin dans cette interprétation de l'enseigne du lupanar où l'on peut peut-être percevoir quelque chose des trois croix du Golgotha : "Messaline est venue [...] vers celui qui ne dort pas, la bête-dieu, l'Homme toujours debout à droite et à gauche de qui veillent les deux lanternes" (p. 77). Quand elle se prostitue dans Suburre, l'impératrice est la "prêtresse" du dieu et le lupanar est le "temple" de celui-ci (p. 79). La nuit de luxure au lupanar est comme un rituel si l'on veut bien interpréter l'image "jusqu'à ce que le ciel nocturne, ainsi qu'après un sacrifice en pourpre triomphale, remit sa prétexte d'aube" (p. 79) comme célébrant non tant le passage du soleil couchant à l'aube, puisque, entre-temps, il y a la nuit, que l'accomplissement d'un sacrifice multiplié à son dieu durant cette nuit par Messaline venue avec un "très vaste manteau de pourpre sombre" (p. 77).

L'extinction de l'enseigne au petit matin, perçue comme la fuite du dieu, trouve une expression qui, à travers des réminiscences païennes, suscite l'évocation de l'Ascension : "comme si cet Immortel, rougissant encore, et plus que par son vermillon obscène et rituel, de s'être prouvé d'entre les dieux le plus homme, avait eu besoin de renouveler son apothéose" (p. 80). Mais les images christiques ne doivent pas occulter que la divinité à laquelle Messaline se voue est par essence Dieu le Père originel : quittant les lieux, elle se tourne encore vers l'effigie du "dieu générateur, dieu suprême aux temps antiques et de qui dépendait même le Père des dieux, puisqu'il n'était *père* que par sa faveur : l'emblème de vie universelle, le dieu solaire [...]" (p. 79)²⁸.

Messaline, perpétuellement en quête de ce dieu, le recherche sous d'innombrables formes et dénominations : "Pan, Priape, Phallus, Phalès (qui est son nom divin), Amour, Bonheur, le dieu de qui elle sait le plus d'invocations" (p. 87), dieu "favorable aux hommes" et qui, "s'il ressuscite c'est pour mourir encore" (p. 87), associant implicitement le cycle érection / détumescence au cycle mort et résurrection du Christ. Priape est dit "fils de Bacchus et de Vénus" (p. 87), mais cela n'empêche pas Messaline/Vénus de parler de Priape comme de "[s]on frère dieu" (p. 88) et Bacchus d'être désigné comme "pupille de Priape" (p. 127), tant les filiations divines sont ici incertaines. L'objet de vénération est aussi le "dieu des Jardins" (p. 87), mais encore "AMOR ! dieu de Rome", "le nom sacré [...], *comme nom de la Ville*"²⁹, ou "DIEU DE MESSALINE" (p. 90), et l'on retrouve par ce biais l'association de Vénus, de Rome et de l'impératrice.

Messaline se lance dans une quête effrénée de son dieu depuis qu'il s'est envolé du lupanar. Son intérêt pour les jardins de Lucullus, et leur propriétaire d'alors, Valerius Asiaticus, ne vient pas, à la différence des sources antiques, de son *avaritia*, mais de ce que ces jardins sont le lieu où réside Priape et où elle a vu "une merveilleuse boule en verre de Sidon", qui offre un miroir au dieu (p. 90-91). Si elle cause la perte d'Asiaticus, elle estime

27 Cf. Plin., *Nat.*, 35.157, qui dit qu'elle était l'œuvre de l'artiste Vulca, originaire de Véies et qu'on l'enduisait rituellement de minium (cf. aussi 33.111).

28 Pour le lien établi entre le bois de figuier de l'emblème et la puissance génératrice, cf. Poignault (à paraître).

29 Cf. Pierre Larousse, *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, Paris, 1866-1879, s.u. "Rome" : "Robello assure sérieusement que *Roma* n'est que l'anagramme de *Amor*, nom mystérieux de Rome".

qu'il aura la chance de mourir auprès de Phalès, comme Lucullus est mort de Phalès, à cause d'un philtre d'amour qui l'a empoisonné³⁰, et comme elle-même espère finir : "Puissé-je être digne de la table du dieu (le dieu m'entende !), quand le temps de l'apothéose me sera venu" (p. 96), en recourant à une expression qui renvoie au christianisme³¹, mais elle chante l'union d'Éros et Thanatos et il s'agit là d'une communion dans la mort. Ensuite elle perçoit le dieu sous la forme parfaite d'"un œuf énorme, plus immaculé qu'en son nuage de lait la lune" (p. 105), qu'elle finit par identifier : "L'impératrice reconnut dans la face du dieu les traits du pantomime Mnester, ancien familier de Caligula, célèbre et qu'elle avait applaudi au Cirque" (p. 106). C'est par une expression qui renvoie à l'eucharistie que Messaline affirme avoir reconnu en lui "la présence réelle de Phalès" (p. 106). Elle réemploie, d'ailleurs, cette formule, en un parallélisme plus troublant avec le mystère de la messe, à propos des "effigies, semblables à des œufs d'or" qu'elle fait fabriquer de Mnester (p. 119)³² : "c'était un tout petit enfant, mais c'était bien la présence réelle de Phalès. Phalès, Priape, le dieu de l'amour, c'est un petit enfant pudique jouant à se cacher derrière un arbre, lequel il porte partout avec lui" (p. 119-120), en un mélange équivoque d'effigies priapiques, de représentations de Cupidon et d'allusions chrétiennes.

Mnester restant prostré sans satisfaire Messaline, celle-ci le fait fouetter – souvenir de Tac., *Ann.*, 11.36, où Mnester, lors de l'élimination de l'impératrice montre des traces de coups et rappelle que l'empereur lui a enjoint de se mettre aux ordres de Messaline³³. Mais on sait que ce n'est pas la première fois qu'un dieu fait homme subit le fouet et c'est pour Messaline l'occasion comme d'une nouvelle épiphanie : "Je suis sûre à présent que c'est un dieu qui me possède et non un histrion esclave que j'ai fait battre !" (p. 118), et elle le nomme "Priape, dieu" (p. 118). Pour le "conjuré" elle demande une préparation au médecin, mais le philtre transforme le dieu d'amour en enfant incontinent : "Il a bu, dit Messaline, radieuse et furieuse d'une nouvelle volupté et d'un outrage inédit ; il a bu, docilement, à ce point que ce n'est pas Phalès, ni Mnester, mais un tout petit enfant dans son berceau, qui a oublié sa divinité, qui s'est oublié, en moi" (p. 119).

Messaline est une dévote qui combine allègrement monothéisme et polythéisme, car "il n'est du caractère d'aucune femme d'hésiter longtemps entre un dieu unique, fût-il de l'amour, et un nombre pluriel d'hommes" (p. 120). Messaline trouve ainsi à Phalès de multiples incarnations, dont la plus éblouissante est "le plus beau des Romains"³⁴, C. Silius Silanus. Il devient pour elle un "nouveau dieu" et, une fois encore, ce n'est pas la cupidité qui explique les infamies de Messaline, mais le désir de satisfaire sa passion : c'est ainsi que le

30 Plut., *Luc.*, 43.1-2, prétend que, selon Cornélius Népos, son affranchi Callisthènes lui aurait fait prendre un philtre pour qu'il soit plus amoureux de lui, mais que ce philtre lui altéra la raison.

31 1 Corinthiens 10.

32 Le passage est inspiré de D.C. 60.22.3 selon lequel Messaline fit fondre des monnaies de bronze de Caligula pour réaliser des statues de Mnester.

33 Cf. aussi D.C. 60.22.5.

34 Jarry choisit comme épigraphe du chapitre l'expression de Tac., *Ann.*, 11.12.2 : *iuventutis Romanae pulcherrimum* et comme titre sa traduction "Le plus beaux des Romains", en n'explicitant pas la notion de jeunesse, sans doute parce qu'elle va de pair avec la beauté. Juv. 10.331-332, le désigne comme *optimus hic et formosissimus idem / gentis patriciae* ("le meilleur et le plus beau des patriciens").

trafic lucratif de titres³⁵ auquel elle s'adonne n'a pour but que de se procurer l'or nécessaire pour attirer à elle Silius, et les nombreux présents que, selon la tradition, elle lui prodigua avec les biens impériaux³⁶ sont faits "en oblation" (p. 121).

Parmi toutes sortes de richesses, il y avait "les esclaves mêmes de l'empereur, dont il n'y avait aucun qui ne s'appelât *Christ* ou *Chrest*, à titre de certificat de leur excellence" (p. 121). Nous avons là un souvenir de Tac., *Ann.*, 11.12.4 : *postremo, uelut translata iam fortuna, serui, liberti, paratus principis apud adulterum uisebantur* ("bref, comme si leur condition était désormais inversée, on voyait chez l'amant les esclaves, les affranchis, le mobilier de l'empereur"), contaminé par le célèbre passage où Suétone emploie le nom de Chrestos ou Christos (si on suit la citation d'Orose³⁷) : *Iudaeos impulsore Chresto assidue tumultuantis Roma expulit* (*Cl.*, 25.11 : "il chassa de Rome les Juifs qui créaient constamment des troubles à l'instigation de Chrestos"). Jarry s'appuie sur l'étymologie, évoquant l'excellence, mais cela ne peut valoir que pour Chrest, calque du grec *χρηστός* ("bon") et non pour Christ, qui renvoie à *χριστός* ("oint"), équivalent de "messie". Toujours est-il qu'il dénie ici toute importance au christianisme à cette époque. Toutefois le chapitre où est raconté le mariage de Messaline et de Silius³⁸, s'inscrivant par rapport à la "bacchanale" racontée par Tacite (*Ann.*, 11.31) et qui était peut-être seulement une initiation bachique de l'arrière-petite-fille de Marc Antoine, porte le titre transgressif de "L'imitation de Bacchus", appelant à la comparaison entre le Christ, "vraie vigne"³⁹ et le dieu de la vigne qui est aussi, comme on sait, ici Phallus ou Priape.

Ce qui est remarquable chez Jarry, c'est que le culte – entendons par là la passion – que Messaline voue à Silius, laisse la place à d'autres amours. Alors que Tacite laisse percevoir que désormais "dégoûtée d'adultères trop faciles elle se sentait portée vers les débauches inconnues" de la fidélité envers ce nouveau mari issu de l'adultère⁴⁰, Jarry, dès le jour de ses noces, la présente non seulement comme ne reniant pas ses amours passées, mais encore comme prête à renouveler autant de fois qu'elle le voudra ses noces : "[...] elle prit des dispositions pour célébrer de même sorte, dans l'ordre de ses futurs amours, mais sans renoncer aux antérieurs époux, une pluralité de justes et indissolubles noces" (p. 126-127), réécriture d'une phrase de Dion Cassius⁴¹ : *καὶ ἐπεθύμησε καὶ ἄνδρας, τοῦτο δὴ τὸ τοῦ λόγου, πολλοὺς ἔχειν. καὶ σύμψασιν ἂν τοῖς χρωμένοις αὐτῇ κατὰ συμβόλαια συνώκησεν, εἰ μήπερ εὐθὺς ἐν τῷ πρώτῳ φωραθεῖσα ἀπώλετο.* ("elle voulut encore avoir de nombreux maris – j'entends portant officiellement ce titre –, et elle aurait contracté mariage avec tous ceux qui couchaient avec elle, si elle n'avait pas été prise en flagrant délit pour le premier et châtiée aussitôt"). Sa boulimie érotique la pousse à désirer une infinité de mariages, car pour elle chaque union

35 D.C. 60.17.8.

36 Tac., *Ann.*, 11.12.4. D.C. 60.31.3.

37 Oros. 7.6.15, soulignant le caractère ambigu du texte de Suétone, qui ne permet pas de comprendre si Claude a réprimé les Juifs parce qu'ils s'agitaient contre le Christ ou s'il s'en est pris aussi aux chrétiens qu'il ne distinguait pas des Juifs.

38 Pour ce mariage, cf. le point sur la question établi récemment par Castorio 2015, 182-187.

39 Jean, 15.1.

40 Tac., *Ann.*, 11.26.1 : *facilitate adulteriorum in fastidium uersa, ad incognitas libidines profuebat*. Cf. Castorio 2015, 130.

41 D.C. 60.31.1-2.

relève du culte de Phalès et est sacralisée. Ce désir hyperbolique n'est que l'affirmation de l'absolu de la sexualité.

Le mouvement circulaire de la danse ou des effets de l'enivrement confond tous les amants de Messaline, ce qui fait de cette bacchanale quelque chose comme la somme de ses amours en une orgie absolue : "Et cette gyration d'hommes, plus confuse que l'écrasement des raisins, c'était le monde de tous les anciens amants de la nouvelle mariée, depuis Mnester en Pan, vêtu d'une peau de loup, jusqu'au prostitué Césioninus, en Bacchus couronné, imberbe, coiffé d'une calotte de lierre, et de qui Messaline avait jadis voulu se prouver le mâle" (p. 127). On voit que Messaline opère d'autres transgressions dans cette interprétation tendancieuse d'un passage où Tacite indique que Suillius Caesoninus, dans la répression qui suivit les noces de Messaline et Suillius, "dut son salut à ses vices parce que, dans cette ignoble compagnie, il avait joué le rôle d'une femme"⁴² ; mais Tacite n'implique nullement ici Messaline, Jarry en rajoutant dans le portrait de l'impératrice, non pour salir sa mémoire, mais pour exalter son appétit sexuel. Elle fait l'homme non pas tant en s'immiscant dans les affaires politiques, ce que la tradition historiographique sénatoriale romaine reproche à plusieurs impératrices, mais d'un point de vue sexuel, non seulement en choisissant ses partenaires, mais en agissant physiquement en homme, comme si elle aspirait à l'androgynie.

LE MARTYRE DE MESSALINE

Thanatos est de plus en plus mêlé à Éros : dans une thématique chère aux décadents⁴³, le raisin pressé fait penser au sang avec le "gémissement, jusqu'au sang, des pressoirs" (p. 127), qui instaure une tonalité préparant le dénouement. La fin du chapitre revient très nettement sur ce parallèle en évoquant le gladiateur vaincu "et la mare d'un autre sang que celui des pressoirs" (p. 129). Il s'agit d'un combat entre un "nègre éthiopien" nu aux apparences d'éléphant et un "gladiateur blanc" "adossé à un ormeau" comme s'il s'agissait "d'une crucifixion" (p. 128) ; de fait, ce dernier est victime de la sexualité, le regard plein de désir porté par Messaline sur lui l'ayant dépossédé de tous ses moyens. Son adversaire avait pour seule arme son "membre, acréte, comme l'ergot d'un coq de combat, de l'acier d'un éperon" (p. 128), mais c'est par "le glaive d'un professionnel bourreau" que le gladiateur est tué, à la demande de Messaline. Voilà comme une préfiguration du destin de l'impératrice, une répétition au sens théâtral du terme, de sa mort, d'autant plus qu'elle implore "langoureusement" le "nègre" : "tout de suite ! oh ! tue-moi" (p. 129) ; le désir extrême ne peut trouver son accomplissement que dans la mort, et le glaive apparaît comme le double du pénis auquel il se substitue. Nous le savions déjà dès le deuxième chapitre : c'est la mort qui permet l'accès à l'absolu du divin, quand invoquant "Priape, [s]on frère dieu", elle disait, par allusion aux *diui* impériaux, que c'était sa propre jeunesse qui éloignait d'elle "l'apothéose" (p. 88).

Le récit de la mort de Messaline suit les grandes lignes de la tradition : Narcisse dénonce les activités de l'impératrice à Claude par l'intermédiaire de "ses concubines favorites

42 Tac., *Ann.*, 11.36.4 : *Caesoninus uitius protectus est, tamquam in illo foedissimo coetu passus muliebria.*

43 Cf. de Palacio 1994, 105-128, qui montre, en particulier, comment dans la scène des vendanges Jarry introduit les mots "sang" et "vin", absents dans l'hypotexte taciteen (p. 119).

Calpurnie et Cléopâtre” (p. 131)⁴⁴ ; Messaline, accompagnée de ses enfants et précédée “par Vibidia, la plus ancienne vestale” – où l’on reconnaît aisément *Vibidiam, uirginum Vestalium uetustissimam* de Tac., *Ann.*, 11.32.5⁴⁵ – va au-devant de l’empereur dans “le tombereau des excréments”⁴⁶ espérant bien le fléchir (p. 132), mais Narcisse détourne l’attention de Claude en lui présentant un “mémoire” sur les exactions de son épouse, qui se trouve ainsi révélée/ occultée par l’écrit. C’est toujours sa mère, Domitia Lépidia, appelée ici “la matrone veuve”, pour souligner son rôle de représentante de la *Pudicitia* féminine, qui vient l’accompagner dans ses derniers moments et lui tend un poignard pour qu’elle se suicide, alors que l’impératrice est toute décontenancée, mais c’est par le glaive d’un soldat que Messaline est tuée.

Dion Cassius, 60.31.5, signale seulement le lieu, les jardins d’Asiaticus, et le rôle de Narcisse dans la dénonciation avec l’aide des concubines de Claude, sans plus de détails sur la mort de l’impératrice. Le passage du Ps-Sen., *Oct.*, 950-951 : *Eadem famulo subiecta suo / cecidit diri militis ense* (“Au pouvoir de l’un de ses serviteurs, elle tomba sous l’épée d’un soldat funeste”) est peut-être à l’origine de la caractérisation du centurion par Jarry de “moins fatal et inflexible de ses armes que de son mutisme militaire” (p. 135). Flavius Josèphe, *Ant. jud.*, 20.149, indique seulement que Claude la fit périr par jalousie, texte cité en exergue au chapitre précédent par Jarry, qui conteste quelques lignes plus bas que Claude ait pu avoir pareil sentiment (p. 131). C’est Tacite qui a livré le récit le plus détaillé des derniers moments de Messaline et qui sert ici d’hypotexte. Dans les *Annales*, Messaline garde longtemps l’espoir de plaider sa cause auprès de Claude, illusion supprimée par Jarry. Mais il conserve le désarroi de l’impératrice, qui bien qu’elle appelât la mort dans l’épisode du gladiateur, la redoute ici : “Sa terreur mortelle et soudaine, en travers des genoux de Domitia Lépidia, anticipe le délire de son agonie” (p. 134), comme si étaient réunis ici, mais selon une chronologie inversée, les affres du Christ au mont des Oliviers, sa douleur sur le Golgotha, et l’image d’une Pietà. L’effet est d’autant plus concerté que Tacite indiquait que l’affranchi trouva Messaline *fusam humi* (“étendue par terre”, *Ann.*, 11.37.5) et non sur les genoux de sa mère.

Chez Tacite Narcisse envoie des centurions et un tribun pour procéder à l’exécution dans les jardins de Lucullus, mais il les fait surveiller par un affranchi, Évodus, qui précède les militaires (*praegressus*, *Ann.*, 11.37.5), tandis que chez Jarry, c’est un centurion qui ouvre la marche ; toujours est-il que l’affranchi, dans les deux cas, vocifère : il “inonde la pelouse de toute la lumière crue de ses invectives d’esclaves” (p. 135), ce qui rend : *increpans multis et serulibus probris* (“l’accablant d’insultes multiples, dignes d’un esclave”, Tac., *Ann.*, 11.37.6).

Jarry amplifie le caractère ordurier des cris de l’affranchi en accompagnant la mort de Messaline de toute une litanie d’injures : “Chienne, louve, putain !”, “ô la plus abjecte des adultères ! Comédienne”, “ordure !” (p. 135), “ô plus vile que les baladines et les joueuses de flûtes !”, “catin” (p. 136), “Salope !” (p. 137), “charogne” (p. 138) ; mais, dès qu’elle est morte

44 Cf. Tac., *Ann.*, 11.30.1 ; D.C. 60.31.5.

45 À cette nuance que Tacite indique seulement que Messaline dit à ses enfants d’aller au-devant de leur père et à Vibidia de demander audience à l’empereur en tant que grand pontife, et non que l’impératrice se fit accompagner par ses enfants et la grande Vestale.

46 Cf. Tac., *Ann.*, 11.32.6 : *uehiculo, quo purgamenta hortorum eripiuntur* (“dans un chariot qui sert à enlever les ordures des jardins”).

on assiste à un renversement : l'affranchi "éclate en sanglots et se prosterne comme sous le souffle d'un dieu ; et ses morsures vont se tapir parmi les fleurs, dont le parfum s'exalte de son cri : / 'Mais je l'aime ! je l'aime !'" (p. 138), anticipation de "nous avons brûlé une sainte", qu'un Anglais aurait prononcé après le supplice de Jeanne d'Arc, en même temps qu'écho des propos que trois des évangélistes prêtent à un centurion romain juste après la mort du Christ : "Vraiment, c'était le fils de Dieu"⁴⁷. Même si le tribun, ayant "retiré tout son glaive" "conclut : "Putain" (p. 138), Messaline ne manque pas d'être nimbée de quelque auréole. Une citation de Tertullien mise en exergue au chapitre : "*Et uincula, et carcerem, et tormenta, et supplicia [miles] administrabit, nec suarum erit ultor injuriarum ? Jam stationes aliis magis faciet quam Christo ?*"⁴⁸ (p. 133), traduite dans le cours du chapitre : "Tertullien, décrivant les offices divers du soldat s'écrie : 'Quoi ! il administrera les fers, et la prison, et les tortures, et les supplices, et il ne vengera pas ses propres injures ? Et la garde, la montera-t-il plus pour les autres que pour le Christ ?'" (p. 135) va dans le même sens. Si Tertullien souligne que l'appartenance à la religion chrétienne interdit l'état militaire, car on ne doit servir que le Christ, il s'agit pour Jarry de cautionner l'emploi de soldats pour l'exécution : "C'étaient souvent les centurions et les soldats qu'on chargeait des exécutions" (p. 135). Il n'était toutefois nul besoin du patronage de Tertullien, puisque Tacite mentionne l'envoi de militaires accompagnés d'un affranchi⁴⁹, sauf à vouloir suggérer un rapprochement entre la mort du Christ et celle de Messaline, tout en amorçant le revirement de l'affranchi.

Chez Tacite, la mort de Messaline est à l'image du personnage infâme que l'historien entend présenter. La mère tentait vainement de convaincre sa fille d'échapper au déshonneur de l'assassinat en se suicidant, mais Messaline ne pouvait s'y résoudre car *animo per libidines corrupto nihil honestum inerat* ("en ce cœur corrompu par la débauche ne restait aucun sens de l'honneur", *Ann.*, 11.37.6). Finissant par comprendre qu'il n'y avait pas d'issue, elle se saisit enfin d'un poignard, mais avec des hésitations telles que le tribun la devança : *ferrumque accepit, quod frustra iugulo aut pectori per trepidationem admouens ictu tribuni transigitur* ("et elle prit un poignard et tandis qu'elle l'approchait vainement tantôt de sa gorge, tantôt de sa poitrine, le tribun d'un coup la transperce", *Ann.*, 11.38.1). Le tribun accomplit le même geste chez Jarry, qui lui donne une tout autre signification. C'est Domitia Lépidia qui "impose à la main de sa fille [...] un poignard" (p. 136) ; celle-ci sort à peine de son délire ; l'arme entre ses mains devient instrument de volupté : "elle caresse mollement sa gorge avec le stylet" (p. 136) et dès qu'elle aperçoit "la lourde lame" du soldat, celle-ci éclipe tout et Messaline tient un langage et accomplit des gestes d'amante, voulant réchauffer le fer de ses baisers, lui tendant son sein : elle voit dans le tribun armé l'objet de sa quête et pense avoir trouvé enfin l'absolu : "Oh ! comme tu es dieu, PHALÈS ! Phalès, je ne savais rien de l'Amour ; je connaissais tous les hommes, mais tu es le premier Immortel que j'aime !" (p. 137). La mise

47 Matthieu 27.54 : Ἀληθῶς Θεοῦ υἱὸς ἦν οὗτος ; Marc 15.39 : Ἀληθῶς ὁ ἄνθρωπος οὗτος υἱὸς ἦν Θεοῦ "Vraiment cet homme était fils de Dieu" ; Luc. 23.47 : Ὀντως ὁ ἄνθρωπος οὗτος δίκαιος ἦν "Réellement cet homme était un juste".

48 Tert., *Cor.*, 11.2-3. Le texte est légèrement modifié : *Et uincula et carcerem et tormenta et supplicia administrabit, nec suarum ultor iniuriarum ? Iam et stationes aut aliis magis faciet quam Christo [...]* ? ("Infligera-t-il les chaînes, la prison, les tortures et les supplices, alors qu'il ne se venge pas des injures qu'il subit ? Montera-t-il la garde pour d'autres que pour le Christ ?").

125
49 Tac., *Ann.*, 11.37.4-5.

à mort est exprimée avec des images dont les connotations ne laissent rien au doute : “Et le monstre d’acier répond au baiser par une morsure, au-dessus de sa gorge, qui prélude à la prendre toute” (p. 138). Le glaive est assimilé au phallus, ce qu’avait préparé le combat des gladiateurs⁵⁰. Elle meurt “en extase” (p. 138), extase amoureuse et extase mystique se confondant en une suprême jouissance. Marie-France David-de Palacio a fort justement remarqué que “le délire s’empare de Messaline et la conduit à célébrer l’arme-sexe en termes lyriques. Il est peu probable que ce passage soit ludique ; il semble bien plutôt que Jarry participe ici de cette réhabilitation mystico-érotique de Messaline. La courtisane acquiert dans ce passage le statut de prêtresse d’un culte”⁵¹. En fait, il va plus loin et fait accéder Messaline, par la mort, à l’absolu : l’impératrice connaît alors son “apothéose” ; exultant en une sorte d’*Hosanna in excelsis Deo*, elle demande à Phalès : “Emporte-moi chez nous, au plus haut ciel ! le plus haut ! le premier ! Tu es le premier, ô Immortel ! tu vois bien que je suis vierge !” (p. 138), virginité que Silius clamait entre ses bras : “MESSALINE EST VIERGE !” (p. 125). Le délire de Messaline dans les jardins de Lucullus, où elle se présentait comme “une petite fille bien sage”, une “petite vestale” (p. 134), elle qui peu de temps auparavant se déplaçait “comme une ordure des jardins, dans le tombereau des excréments” (p. 132) pouvait préparer à cette idée. Son dernier cri sera un énigmatique “maman”, où elle se fait petite fille en désarroi ou femme jouissant⁵².

Mais il ne s’agit pas d’une simple provocation, comme pouvait l’être, peut-être, l’appellation de “vierges” pour désigner les filles du *leno* (p. 79), que Juvénal⁵³ nommait *puellas*. Mais on trouve l’explication de ce paradoxe de la virginité de la *meretrix* dans *Le Surmâle*, où Marcueil affirme que la perte de la virginité ne s’effectue que lorsque la femme a connu une forme absolue de l’amour⁵⁴. Messaline demeure ainsi vierge jusqu’à ce qu’elle découvre l’amour absolu dans la mort⁵⁵, vierge jusqu’à son martyre. La Jeanne de *La Dragonne*, fille à soldats et vierge – celle qui “s’appelle Jeanne, comme l’autre”, “la vraie”⁵⁶ – meurt aussi “pénétré[e] par le Dieu Phalès matérialisé sous les espèces d’un glaive ou d’un sabre”⁵⁷.

Dans *L’Amour absolu* (1899), virginité et désir sexuel se trouvent mêlés d’une façon différente, dans un syncrétisme pagano-chrétien : le Christ au berceau y exprime une relation des plus ambiguës avec sa mère/épouse : “Je suis le Fils, je suis ton fils, je suis l’Esprit, je suis ton mari de toute éternité, ton mari et ton fils, très pure Jocaste ! / Mais je suis le tout jeune

50 Dans *Gestes et opinions du docteur Faustroll pataphysicien* (1898), XXXIII, dans Jarry 1972, 713, on a la même assimilation, à propos de Visité : “elle ne survécut point à la fréquence de Priape”, des versions antérieures donnant “elle ne survécut point au glaive” et “elle ne survécut point à la fréquence du glaive de Priape”, cf. Michel Arrivé, *ibid.*, 1234.

51 David-de Palacio 2005, 243.

52 Pour David-de Palacio 2005, 243, on peut voir dans ce dernier cri “le recours à la très vertueuse Domitia Lépidia, le cri d’une enfant en danger [...], ou le spasme voluptueux (la femme, s’il faut en croire Baudelaire, ne roucoule-t-elle pas ‘Maman ! maman !’ au moment suprême ?)”.

53 Juv. 6.127.

54 *Le Surmâle*, dans Jarry 1987, 205.

55 Voir aussi Henri Bordillon, dans Jarry 1987, 756 n. 1, qui ajoute d’autres références aux œuvres de Jarry, dont *L’Amour absolu*.

56 *La Dragonne*, dans Jarry 1988, 489.

57 Henri Bordillon, dans Jarry 1988, 843.

époux dans le lit de ma bien-aimée ; c'est parce que je m'aperçois que tu es vierge, ô ma mère, ma petite épouse, que je commence à être sûr que c'est bien moi, Dieu"⁵⁸. Le rapport semble inversé : c'est la virginité de Miriam qui confère au "petit Ieschou-ben-Joseph" sa divinité, alors que c'est la perte de la virginité dans l'acte légal qui constitue l'apothéose de Messaline.

La figure de Domitia Lépida au moment de la mort de Messaline est énigmatique : "matrone veuve" (p. 133), elle incarne les valeurs morales traditionnellement dévolues aux épouses dans l'Antiquité. Elle vient apporter un réconfort à sa fille au moment ultime et souhaite que sa fin s'accomplisse avec une certaine dignité, comme chez Tacite : elle "eut pitié, sûre maintenant que l'enfant coupable serait punie" et "vint bercer la malheureuse" (p. 133), de même que Tacite disait que, fâchée précédemment avec elle, "les circonstances qui l'accablaient alors l'avaient amenée à la prendre en pitié et elle tentait de la persuader de ne pas attendre l'exécuteur" (*supremis eius necessitatibus ad miserationem euicta erat suadebatque ne percussorem opperiretur*, Tac., *Ann.*, 11.37.5). Mais si Domitia, chez Tacite, prenait la parole, fût-elle rapportée au discours indirect – "c'en était fini de sa vie et il ne lui fallait chercher rien d'autre qu'une voie honorable pour sa mort" (*transisse uitam neque aliud quam morti decus quaerendum*) –, le personnage de Jarry porte constamment le mystère de son mutisme, "figure qui se fait taciturne de tout son masque de bure blanche" (p. 135), qui "baisse son voile et regarde, de l'œil de Junon" (p. 137), donc avec la réprobation de la déesse protectrice des femmes légitimement mariées qu'on célèbre aux *Matronalia*, ou de l'épouse de Jupiter au regard de laquelle ne peut échapper la naissance du bâtard Hercule⁵⁹.

Lépida, au moment suprême, quand sa fille "étend ses mains tâtonnantes" vers elle, "sans hâte" "se dérobe" et "s'éloigne à reculons" (p. 138). Elle révèle *in fine* sa vraie nature, à l'instar de ces déesses qui viennent visiter les hommes et qu'on reconnaît à leur parfum après leur départ⁶⁰, mais en une image phallique : "ce qui soulève et anime avec une tête son capuchon immaculé, ce ne peut être que l'Obscénité Divine qui se retire vers les secrets de son jardin" (p. 138)⁶¹. Dans le même ordre d'idées, "le futile [...] vase sacré qui servait à arroser le temple de Vesta" (p. 134)⁶², que Messaline, se faisant sage petite Vestale, promet de ne plus casser en jouant à la toupie avec lui, ne manque pas de renvoyer phonétiquement sinon étymologiquement à *futuere* et à rappeler les vases murrhins des jardins de Lucullus qui connotent le sexe féminin. Lépida est Phallus, le féminin est le masculin, la *Pudicitia* l'*Impudicitia*, comme la prostituée est la vierge et comme Messaline "petite Vestale" invoque "Cottyto" (p. 136), qui était regardée "comme la déesse de l'impureté"⁶³. La *Messaline* de Jarry nous enseigne, dans un chatoiement d'images, que le même est l'autre dans une confusion

58 *L'Amour absolu*, dans Jarry 1972, 924-925.

59 Pind., *Nem.*, 1.37-38.

60 Verg., *Aen.*, 1.403 ; Ov., *Fast.*, 5.375-376.

61 Boëls-Janssen 2010, 129, souligne, sur un autre plan, que la matrone et la prostituée constituent "un couple antithétique" dans l'imaginaire collectif romain, mais qu'il y a "complémentarité de leurs fonctions".

62 Cf. Blanchet 1896, 485.

63 F. Lenormand 1887, 1551. Jarry intervertit les deux t dans le nom de la divinité.

générale, ou, si l'on préfère, dans une *coincidentia oppositorum* qui subsume vice et vertu, sacré et sordidissime, comme christianisme et paganisme.

SOURCES

- Jarry A. (1972) : Œuvres complètes, I, éd. M. Arrivé, Bibliothèque de la Pléiade, Paris.
 Jarry A. (1987) : Œuvres complètes, II, éd. H. Bordillon *et alii*, Bibliothèque de la Pléiade, Paris.
 Jarry A. (1988) : Œuvres complètes, III, éd. H. Bordillon *et alii*, Bibliothèque de la Pléiade, Paris.
 Théroigne de Méricourt A.-J. (1792) : *Catéchisme libertin à l'usage des filles de joie et de jeunes demoiselles qui se décident à embrasser la profession*, Paris, rééd. de la Société des Bibliophiles de Chypre, d'après l'éd. de 1792.

LITTÉRATURE SECONDAIRE

- Beaujeu, J. (1955) : *La religion romaine à l'apogée de l'Empire*. I : La politique religieuse des Antonins, Paris.
 Blanchet, J. A. (1896) : "futile", *Dar.-Sag*, II, 2, 485.
 Boëls-Janssen, N. (2010) : "Matrona / meretrix : duel ou duo ? À propos du rôle social et religieux des grandes catégories féminines dans l'imaginaire romain" in : Briquel *et al.*, éd. 2010, 89-129.
 Briquel, D. *et al.*, éd. (2010) : *Varietates Fortunae. Religion et mythologie à Rome. Hommage à Jacqueline Champeaux*, Paris.
 Castorio, J.-N. (2015) : *Messaline, la putain impériale*, Paris.
 Champeaux, J. (1982) : *Fortuna. Recherches sur le culte de la Fortune à Rome et dans le monde romain des origines à la mort de César -I- Fortuna dans la religion archaïque*, Rome.
 Collin, F. (2014), "Aphrodite et Priape : une double fascination", in : Vial, éd. 2014, 115-135.
 Csapo, E. (1997) : "Riding the phallus for Dionysus : iconology, ritual and gender-role de/construction", *Phoenix*, n° 51, 3-4, 1997, 253-295.
 David-de Palacio, M.-F., éd. (2005) : *Reviviscences romaines. La latinité au miroir de l'esprit fin-de-siècle*, Berne.
 — (2005) : "Messaline dans le roman "peplum" du tournant du siècle", in : David-de Palacio, éd. 2005, 231-253.
 Estienne, S. *et al.*, éd. (2014) : *Figures de dieux : construire le divin en images*, Rennes.
 Frontisi-Ducroux, F. (2014) : "Images' de Dionysos ? le dieu-masque et son 'phallos'", in : Estienne *et al.*, éd. 2014, 319-335.
 Heinze, T. (date??) : "Priapos", *Der Neue Pauly*, Stuttgart, 308-309.
 Kayser, F. (2003) : "Les ambassades alexandrines à Rome (I^{er}-II^e siècle)", *REA*, 105, 2, 435-468.
 Larousse, P. (1866-1879) : *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, Paris.
 Lenormand, F. (1887) : "Cotyto, Cotys", *Dar.-Sag.*, I, 2, 1551.
 Martin, P.-M. et Ndiaye, É., éd. (à paraître) : *Scandales, justice et politique dans la Rome antique. Mélanges à la mémoire d'Alain Malissard*, Paris.
 Osgood, J. (2011) : *Claudius Caesar. Image and Power in the Early Roman Empire*, Cambridge.
 de Palacio, J. (1994) : "Messaline décadente ou la figure du sang", in : *Id.*, *Figures et formes de la décadence*, Paris, 105-128.
 Poignault, R. (à paraître) : "Du scandale au piédestal ? Une réécriture de Juv., *Sat.* VI, v. 116-132 dans la *Messaline* d'Alfred Jarry", in : Martin & Ndiaye, éd. à paraître.

Roman, Y. (2008) : *Hadrien. L'empereur virtuose*, Paris.

Saglio, E. (1877) : "Acca Larentia", *Dar.-Sag.*, I, 1877, 15.

Scherf, J. (2000) : "Phallos", *Der Neue Pauly*, Stuttgart, 730.

Turcan, R. (1964) : "La fondation du temple de Vénus et de Rome", *Latomus*, 23, 42-55.

Vial, H., éd. (2014) : *Aphrodite et ses enfants. Incarnations littéraires d'une mère problématique*, Paris.

